
*Fables de vie au pays
des mille collines*

Mélanie Roussel

Mélanie, sur sa vie, pas tellement branchée regardait les millions de possibilités.

Mer et Monde, un départ pour le Honduras, venait de lui proposer

Mélanie bien alléchée par l'idée décidât d'accepter.

Au Honduras, arrivée, Mélanie ne pût s'empêcher de bien en profiter...

«Il me semble très difficile de faire un bilan qui résumera six mois de vie. Six mois de joies, d'apprentissages, de déceptions, de frustrations, d'une expérience profondément humaine. Et je me sens encore tellement dedans...

J'ai une bonne idée que cette parenthèse hors de ma réalité québécoise aura de grandes répercussions sur une longue période. Je ne pense pas pouvoir envisager la vie de la même façon. C'est une expérience vraiment très forte qui me permet de réaffirmer mes choix dans mon quotidien et une manière d'être que je veux généraliser à toutes les sphères de ma vie.

Un retour dans l'univers de Mer et Monde... Un retour au Honduras, pays qui avait piqué ma curiosité et beaucoup touché lors de mon premier séjour. L'étrange impression que la première fois n'était qu'un prélude à ce qui m'attendait dans cette deuxième expérience. C'est génial d'arriver dans un pays en sachant un peu mieux comment agir avec les gens, pour pouvoir créer des liens plus facilement. En fait, tout était beaucoup plus facile parce que j'avais des repères culturels et sociaux pour entrer en contact. Je me promenais dans la ville et dans mes relations avec une confiance que je n'aurais pas eu sinon. Même si j'étais toujours prête à être déstabilisée et surprise, il reste que je pouvais anticiper certaines réactions. Il a été plus facile de comprendre certains comportements que ce soit à mon travail, dans ma famille ou avec tous les gens rencontrés au cours du six mois.

J'étais très heureuse et satisfaite de pouvoir m'exprimer en espagnol comme je le voulais dès le départ. C'est un facteur tellement important dans le genre de projet dans lequel nous étions envoyés. D'après moi, il est essentiel de connaître la langue du pays d'accueil pour ce genre de stage, où nous sommes envoyés dans un but précis, pour se sentir à l'aise et à sa place. Ça m'a énormément aidé à apprécier davantage mon expérience, à être autonome et à approfondir plus vite des relations. En fait, ça m'a donné accès dès le début à une richesse incomparable dans le contact que je pouvais avoir avec les gens. Plus le temps avançait et plus je me mettais à

utiliser et à comprendre des expressions à saveur locales. Donc, plus de spontanéité de ma part et aussi des Honduriens qui n'avaient pas nécessairement besoin de bien parler pour que je saisisse tout ce qui était dit.

Montagnes russes à Calidad de vida...

Les premiers jours de mon stage à Calidad de vida, nous (les nouveaux stagiaires) avons eu droit à une super formation sur le fonctionnement de l'organisme, sa philosophie, ses objectifs, sa mission, ses différents projets. J'étais très emballée d'entendre des mots comme empowerment (appropriation), prise de décision, travail sur l'estime de soi, dans un contexte hondurien. Je me suis mise, à ce moment, à imaginer plusieurs actions concrètes dans lesquelles je pourrais m'insérer. Malheureusement, la réalité de l'organisme est bien différente de ce qui est espéré sur papier. Les intentions sont très nobles, seulement la manière d'y parvenir est discutable, surtout pour une jeune Québécoise ayant des notions d'intervention très différentes de celles du pays d'accueil.

Au début, j'ai été déstabilisée de me rendre compte que les interventions avec les femmes dans le refuge n'étaient pas constantes comme la formation du début m'avait laissé entendre. Nous avons même pris du temps pour structurer l'horaire des passages dans le refuge, mais bien vite tout cela n'a pas été vraiment respecté. Les ateliers qui étaient donnés aux femmes n'étaient pas préparés et n'avaient pas d'objectif spécifique pour l'usagère. Les principaux sujets abordés étaient d'ordre d'hygiène personnel et propreté des lieux. Moi qui pensais que je pourrais être un peu guidée au début dans mes actions auprès des femmes, je me suis sentie lancée dans un milieu inconnu avec un mandat nébuleux. Je passais du temps avec les femmes et leurs enfants à faire des activités plus de type occupationnel pour qu'ils ne s'ennuient pas trop.

Avec le temps, j'ai appris à prendre plus ma place comme intervenante auprès des femmes qui passaient, quand il y en avait (ça c'est une autre histoire!). Avec une des femmes, entre autres, je me sentais tout à fait confortable dans mon rôle d'intervenante faisant avec elle des activités de développement personnel et de conscientisation au cycle de la violence que

j'adaptais à ces besoins et à sa compréhension. J'ai appris à prendre l'initiative et à effectuer des interventions qui pourraient aider le travail des autres intervenants dans les dossiers. Je me suis insérée doucement dans le processus d'aide aux usagères et je sais que les actions que je posais étaient appréciées et utiles pour la compréhension des cas que nous avions.

Il y avait des temps toujours un peu plus morts pendant la semaine, puisque nous avions chacun nos tours dans le refuge. Ça pouvait nous laisser du temps pour faire de la planification, mais en même temps cette étape ne pouvait pas non plus nous prendre plusieurs jours. L'autre problème, c'est qu'il n'y avait pas constamment des femmes dans le refuge. Parfois, nous avons eu des cas spéciaux qui nous étaient envoyés par la Première Dame. Des femmes de communautés isolées du pays qui venaient pour des consultations médicales soit pour elles ou pour leurs enfants. À chaque fois, c'était déstabilisant, parce qu'ils nous disaient que c'étaient des cas que l'on devait traiter de la même façon que les autres, mais en même temps, il y avait quelques traitements de faveur qui leur étaient accordés. J'ai appris à m'adapter à ces situations spéciales où je savais que ces femmes n'avaient pas les mêmes besoins en terme d'accompagnement thérapeutique, alors chaque fois j'axais davantage sur le travail et la stimulation avec les enfants qui étaient présents avec elles. Je suis aussi satisfaite de moi d'avoir partager mon désaccord avec mes collègues sur les méthodes adoptées avec ces cas spéciaux en leur expliquant ma façon de penser tout en respectant leurs points de vue à eux.

J'ai eu la chance aussi de travailler sur le projet de formation en micro-entreprise des femmes vivant avec le VIH-SIDA. En fait, c'est à force de persévérance que la travailleuse sociale m'a donné quelques suivis avec des femmes qui avaient terminé le projet pour voir comment elles s'en sortaient. Ce n'est pas qu'elle ne voulait pas me laisser des suivis, c'est seulement qu'elle était bien occupée et que faire le suivi impliquait également que quelqu'un m'accompagne la première fois pour me montrer le chemin. Pour moi, c'étaient les moments les plus enrichissants de mon stage. Je voyais plusieurs facettes de la vie à Tegucigalpa dans les quartiers marginaux. Je m'approchais de la réalité de quelques femmes honduriennes. Elles m'ouvraient leur porte et leur cœur. Je goûtais chaque fois à la simplicité du moment. Je me rendais compte que c'était vraiment une façon d'intervenir

qui me plaisait beaucoup et que j'aimerais bien faire ce genre de visites à domicile au Québec aussi.

J'ai conscience que je n'ai pas fait de grandes interventions avec les femmes que j'avais en suivi, mais j'ai la certitude qu'à chaque fois je leur amenais une touche de soleil dans leur journée. Le simple fait d'être là pour elles qui n'ont pas beaucoup d'amis proches, qui ne sortent presque pas de leur maison (c'est un grand mot) était un moment particulier où elles se sentaient importantes et écoutées.

Être restée plus longtemps j'aurais eu envie de proposer à la travailleuse sociale un plan de rencontre avec les femmes, cibler celles qui étaient les plus à risque et en besoin et faire un suivi plus constant. Avec le personnel dont l'organisme dispose en ce moment ce n'est pas possible, mais s'il y avait d'autres volontaires, je trouve que c'est un projet qui vaut vraiment la peine d'être développé.

La religion constitue souvent une porte de sortie pour les Honduriens, une croyance aveugle en Dieu et ses voies impénétrables. Pour faire de l'intervention sociale, il devient très important d'en tenir compte, parce que parfois les gens ont tendance à croire qu'ils sont confrontés à ces situations par la volonté de Dieu, donc difficile de s'en sortir. Il devient alors bien important de prier pour que les choses s'améliorent. C'est encore une question de lunettes de Québécoise dans une situation qui ne s'apparente pas à ce dont je suis habituée.

J'ai pu comprendre pourquoi les intervenantes avaient tendance à devenir contrôlantes plutôt que simplement être des guides. Je me suis rendue compte que ça peut être une des seules façons de faire comprendre à la personne que si elle ne s'aide pas elle-même, Dieu ne pourra pas l'aider. Et ça marche, les femmes se sentaient en confiance et prises en charge. Elles avaient l'impression de partager le poids de leurs épaules avec quelqu'un prêt à les appuyer. J'ai pris conscience à ce moment-là de l'aspect primordial de bien observer et comprendre une culture afin de ne pas porter de jugement sur ce qui nous paraît choquant. Je ne veux pas dire maintenant que j'adopterais cette attitude (à chacun sa couleur), mais au moins je peux voir l'utilité et les impacts positifs que cela peut avoir.

Mon implication au sein de l'organisme n'a pas toujours été facile. Le principal problème était qu'il n'y avait personne pour nous dire ce qu'il y avait à faire et que notre rôle n'était pas tout à fait clair. Même si parfois, je trouvais ça essoufflant de courir après les personnes responsables pour trouver une occupation, je réalisais que c'était la seule façon d'arriver à faire ce qui m'intéressait. J'ai été touchée à la fin de voir que mes efforts avaient été reconnus et appréciés. La travailleuse sociale, une femme pas tellement portée sur les compliments, m'a dit que j'allais lui manquer et que je l'avais beaucoup aidé dans son travail. Elle reconnaissait aussi avoir apprécié que je prenne les devants, que je n'attende pas que les gens viennent me chercher pour m'activer.

Un mois avant la fin du stage, je me sentais vraiment faire partie de l'équipe de Calidad de vida. J'avais mes fonctions claires et je savais que mes forces étaient reconnues et exploitées quand il y avait un besoin. J'ai créé aussi de belles relations avec les personnes qui travaillent pour l'organisme. Ça m'aidait à me sentir à ma place et à faire passer quelques moments d'incertitude et de frustrations. En fait, j'ai quitté ce milieu en me disant que j'avais appris quelque chose de vraiment précieux, l'importance d'axer sur le positif des expériences que je vis. Ça ne signifie pas d'idéaliser des contextes qui vont à l'encontre de mes convictions et de mes valeurs, mais bien tenter d'en retirer le maximum, chercher à comprendre ce qui est dérangerant pour moi et voir comment je peux réagir pour me sentir confortable dans la situation en étant respectueuse de mes propres valeurs et des réalités extérieures. En fait, tout ceci pour me sentir mieux et de ne pas polluer mes pensées et ma vie avec des ondes toujours négatives.

Mélanie, pendant tout ce temps a évolué

Dans le travail, a appris à relativiser

Des situations par toujours faciles a réussi à prendre confiance en ses capacités

Et Calidad de vida va lui manquer...

Vivre en groupe et ses nombreux rebondissements...

.....Je suis vendue depuis le début aux valeurs véhiculées par Mer et Monde. Pour moi, la solidarité, le respect et le désir de justice sont des bases et des

phares qui guident mes actions. Il est toujours agréable et réconfortant d'être entouré de gens qui recherchent, qui vivent avec ces mêmes valeurs et qui tentent de les faire rayonner dans leur quotidien. Il passe beaucoup de volontaires dans l'univers de El Hatillo qui veulent expérimenter ce mode de vie ou qui s'alimentent déjà à sa source, mais il y en a d'autres aussi qui recherchent autre chose dans leur expérience au Honduras ce qui peut créer des malentendus, des inconforts. Mais tout ceci permet d'en apprendre toujours plus sur les relations humaines...

J'ai été parfois «traumatisée» par des propos et des gestes dont j'ai été témoin. Je n'arrivais pas à comprendre ce qui se passait et pourquoi la situation dérapait. Je sentais un profond manque de respect envers les gens de l'équipe Mer et Monde. Le malaise qui était créé me désolait pour les responsables qui font de leur mieux pour assurer le bien-être individuel en respect de la communauté.

Même quand il y a eu des tentatives de communication et que plusieurs choses paraissaient avoir été mises au clair, la situation problématique reprenait le dessus. J'ai senti de l'hypocrisie du côté des volontaires qui acquiesçaient à certaines demandes, mais qui au bout du compte ne changeaient rien à leurs façons de fonctionner.

Je me questionnais à ces moments sur la notion de tolérance et d'acceptation inconditionnelle. Le désir de Mer et Monde de ne pas avoir de «règles» amène parfois des situations inconfortables. Nous sommes entre adultes, mais en même temps on ne dirait pas que le respect de la communauté va de soi dans un monde où l'on valorise beaucoup l'autonomie, l'indépendance. Je ne me sentais pas du tout habilitée à être une régulatrice comme parfois je peux le faire, tous commentaires venant de moi ne me paraissaient pas bien reçus. Je les sentais tellement convaincus d'avoir tous les droits. Le fossé s'élargissait de jour en jour jusqu'à n'être presque plus franchissable. J'ai eu l'impression qu'il y aurait peut-être eu besoin d'une prise d'autorité pour clarifier certains points.

J'ai aussi conscience que chacun a à vivre l'expérience qui lui convient et au bout du compte il y a toujours une graine qui a été semée. Ce que l'on croit que les gens retiendront n'est pas nécessairement ce que nous aurions voulu qu'ils retiennent. Je veux vraiment acquérir davantage la confiance que

même si parfois ça choque avec quelqu'un, il y toujours un lieu commun sur lequel se retrouver, s'entendre, se toucher.

*Mélanie, un peu dépassée, vivait quand même de grands moments de félicité
Avec d'autres gens a pu, des liens, créés
La tolérance a pu travailler...*

Bain de culture, la vie en famille

Il y avait longtemps que je voulais vivre en famille. Il me semblait que ça manquait à ma compréhension de la culture hondurienne. C'est vraiment une belle expérience que je me suis permise de vivre. En revenant tous les soirs à Mer et Monde, je n'avais pas l'impression de changer totalement de ma vie québécoise. C'était bien de pouvoir échanger avec d'autres personnes qui pouvaient comprendre ce que j'avais vécu comme bonheur ou frustration, mais en même temps pour quelles raisons j'étais au Honduras!

J'ai vécu deux mois dans une famille de classe pauvre-moyenne. Une famille qui a une pulperia (dépanneur), donc qui travaille de 6h jusqu'à 22h. Le père et la mère s'échangeaient les tours et la fille de 12 ans a aussi commencé à donner un coup de main à ses parents. Malgré cela, ils étaient toujours présents pour moi et voulaient en savoir plus sur moi, sur le Québec. Nous échangeons beaucoup et je comprenais chaque jour un peu plus les préoccupations et aspirations de ma famille.

Ça m'est arrivé d'avoir de grands questionnements (et incompréhensions) sur l'attitude de mon père d'accueil. Il était difficile pour moi, femme libérée québécoise, d'accepter certains comportements qui me semblaient irrespectueux et sans considération pour ma mère d'accueil. J'avais de la difficulté à être vraiment amicale avec mon père d'accueil pour ces raisons. J'étais polie, mais je ne pouvais pas aller plus loin dans ma relation avec lui.

Je me sentais très solidaire, par contre, de ma mère d'accueil. J'avais de grandes discussions avec elle. Avec le temps, j'ai réussi à aborder avec elle le sujet des rôles familiaux. Je comprenais par ce qu'elle me disait qu'elle acceptait la situation, parce qu'en fait ça pourrait être pire avec quelqu'un d'autre et, seule, elle ne pourrait pas arriver à faire vivre ses deux filles. Ça

me faisait du bien de voir son point de vue et de comprendre comment elle vivait cet état de choses. Je suis toujours plus convaincue que ça vaut la peine de chercher à enlever ses lunettes pour voir à travers la réalité de l'autre, pour éviter de porter des jugements.

Vivre en famille alimentait également mes relations avec mes collègues de travail. Je savais davantage ce qui pouvaient les préoccuper et comment aborder des sujets plus délicats. Je me sentais plus proche d'eux, de leur réalité.

*Dans la vie de famille, Mélanie a plongé
Beaucoup de thèmes ont été abordés
Une meilleure compréhension de la culture du pays aimé s'est résulté
Des gens bien importants et attachants a dû quitter...*

Les porteurs de rêves...

J'ai puisé force, énergie, confiance dans mes relations avec les responsables de Mer et Monde au Honduras. Ils sont devenus des figures vraiment importantes de mon expérience. Des guides, des amis avec qui je partage des idéaux similaires, avec qui je me sentais bien d'être authentiquement qui je suis. J'ai pu échanger beaucoup avec eux sur ce que je vivais, mes questionnements, mes grandes joies, mes utopies. Chaque fois, c'était très enrichissant et ça faisait avancer mes réflexions. Je crois que chaque volontaire aurait avantage de s'imprégner de ces gens précieux qui habitent ce lieu et qui travaillent pour nous pour que nous vivions une expérience humaine d'une grande intensité.

Je me suis questionnée, parfois, à savoir si je n'avais pas une relation trop proche des coordinateurs. Mais en y réfléchissant, ça me semblait illogique d'exclure les relations d'amitié, puisque Mer et Monde prône des valeurs de sensibilité à l'autre, de solidarité, de justice, de respect, d'authenticité.

*De belles amitiés avec le temps a développé
Réalisant toujours plus l'importance de la sincérité*

Je parle d'expérience, de stage, mais c'est tellement plus que ça.... Je vois ce moment de vie comme une bulle intemporelle, une vie parallèle. Je sens qu'une partie de moi est hondurienne. Et cette partie poursuit sa vie dans le cœur des gens que j'ai rencontrés. Comme ma vie au Québec se poursuivait quand j'étais là-bas en étant toujours en contact avec les êtres chers, qu'ils étaient présents dans mon esprit. Maintenant, c'est la même chose avec le Honduras... Les liens que j'ai créés sont trop forts pour que je puisse penser ne jamais les revivre.

Je crois que mon plus grand apprentissage se situe au niveau d'apprécier davantage les petits moments de vie qui se présentent à moi. Je souhaite garder cette plus grande sensibilité que j'ai développé à profiter de chaque moment. Dans ma vie québécoise, je le faisais déjà, mais à un moindre niveau. Je veux me laisser émerveiller par des petits trucs qui auraient pu me laisser indifférente avant. En fait, je ne veux plus rien prendre pour acquis!

La morale de cette fable réelle est que peu importe où l'on soit, l'important c'est d'être bien avec qui nous sommes...

«Nous sommes de là où nous sommes bien!»